

— Par un froid pareil ! Pourquoi faire ?
 — Il s'agit de sauver une jeune fille...
 — Une jeune fille ?... répéta Zirza qui s'était entortillée dans un rideau et qui montra son museau rose, ses cheveux blancs ébouriffés, et ses yeux pétillants de curiosité.

Le futur docteur venait de sauter en bas de son lit et s'habillait.

— Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille ? demanda-t-il.
 — Je te dirai ça plus tard... Ça n'est pas le moment de converser, il y a péril de mort... Viens...

— Je suis à toi.
 — Est-ce que je ne pourrais pas vous être utile ? fit Zirza d'une voix câline. Quand il s'agit de soigner une femme nous valons mieux que vous autres...

— Elle a raison... dit Jules Verdier. Allons hop ! mon lapin rose ! habille-toi en deux temps et trois mouvements.

— Je vous attend en bas... s'écria Paul.
 Et il dégringola l'escalier comme une trombe.
 Zirza passa rapidement des bas, un jupon, releva ses cheveux sur le haut de sa tête, endossa une vareuse rouge de l'étudiant, et fut prête en même temps que lui. Ils descendirent chez leur voisin.

Paul et Victor étaient auprès du lit, contemplant Renée qui continuait à ne donner aucun signe de vie. Jules Verdier s'approcha d'elle et, après l'avoir regardée pendant une seconde, prit sa main froide qui pendait le long des matelas. Immobile à côté de lui, Zirza admirait, malgré sa pâleur livide et l'altération de ses traits, le doux visage de Renée.

— Pauvre jeune fille ! fit-elle avec émotion.
 — Déshabille vite cette enfant et mets-la dans le lit tandis que je vais questionner Paul, car il faut savoir d'où vient le mal avant de le combattre... répliqua le futur médecin.

Les trois hommes passèrent dans la chambre voisine afin de laisser à Zirza sa liberté d'action.

— Pas de mots inutiles... pas de phrases... continua Jules Verdier... le temps presse !... Qu'est-il arrivé à cette jeune fille ?
 Paul raconta très brièvement ce qu'il savait et ce que nos lecteurs savent aussi bien et même mieux que lui.

— Un crime ! murmura Jules en frissonnant, après avoir écouté ce récit.

— Ce n'est pas douteux... répondit l'étudiant en droit.
 — Et tu connais cette pauvre enfant ?
 — Oui... C'est-à-dire que je l'ai aperçue à Troyes, dans un pensionnat, lors de mon récent voyage.

En ce moment Zirza, la jolie blonde, entre-bâilla la porte.
 — C'est fait... dit-elle, je l'ai déshabillée et couchée comme un bébé, la belle mignonne... Elle avait au cou un médaillon en or que j'ai placé sur une table...

Les trois jeunes gens retournèrent auprès de Renée.
 — Elle est froide comme un marbre... poursuivit Zirza.
 — Tout à l'heure nous la couvrirons à outrance, répliqua Jules Verdier, mais il convient d'abord que je procède à mon examen...

Puis le futur docteur, rapidement et avec une décence irréprochable, palpa les membres de l'enfant évanouie.

— La malheureuse devait se tuer cent fois plutôt qu'une dans sa chute effroyable !... fit-il ensuite. Je ne constate cependant aucune fracture.

— Elle est vivante ? demanda Paul dont l'angoisse était plus facile à comprendre qu'à décrire.

— Oui, parbleu !

— Ah ! que Dieu soit loué !

— Ne te réjouis pas trop vite... Je te prévient que les suites probables de l'accident sont fort à craindre...

— Mais tu la sauveras ?...

— Je l'espère bien...

Le fils de Pascal Lantier prit les mains de son ami et les serra avec effusion. En même temps deux grosses larmes coulaient sur ses joues.

Mme Verdier examinait Paul du coin de l'œil. Elle vit ces deux larmes.

— Il l'aime ! pensa-t-elle, je m'y connais... Voilà qui de vient intéressant... J'adore les amoureux !

— Du feu ici, tout de suite... un brasier à rôtir un bœuf ! reprit Jules. Zirza, ma bonne petite femme, entasse des couvertures sur le lit... Je monte chez moi... Je trouverai dans ma petite pharmacie les éléments d'une potion indispensable...

Et il sortit rapidement. Paul et Zirza n'échangèrent pas une parole pendant son absence qui fut courte. Il revint au bout de quelques minutes, apportant une petite fiole pleine du breuvage qu'il avait préparé.

— Une cuiller à café ? demanda-t-il.

L'étudiant en droit en prit une dans un tiroir et la lui tendit. Victor Béralle allumait le feu.

— Soulève lentement la tête de la malade, continua Jules Verdier en s'adressant à sa blonde moitié.

Zirza s'empressa d'obéir. Le jeune homme remplit de cordial la cuiller, et la glissa entre les dents de Renée.

— Replace la tête sur l'oreiller... dit-il ensuite.

Zirza obéit de nouveau. Jules alors se tourna vers la pendule dont il regarda marcher les aiguilles.

Madame Verdier ouvrait les tiroirs de tous les meubles ; elle en tirait des couvertures et des vêtements qu'elle entassait sur le lit.

Cinq minutes s'écoulèrent dans un profond silence. Tous les regards, excepté ceux de l'étudiant en médecine, épiaient la figure inerte de Renée, espérant y découvrir quelque indice du retour à la vie.

— Je vais administrer une seconde cuillerée... fit Jules quand la cinquième minute fut écoulée.

Il recommença, avec l'aide de sa femme, la petite opération à laquelle nous venons d'assister. Tout à coup son visage devint moins sombre. Paul, qui ne le perdait point de vue, surprit sur sa physionomie mobile cet éclair de joie et s'écria :

— Tout va bien, n'est-ce pas ?...

— Tout va mieux, du moins... La chaleur revient... La circulation du sang se rétablit... Bientôt cette jeune fille ouvrira les yeux...

— Ah ! mon ami, balbutia Paul que les sanglots étouffaient, sois béni pour cette bonne nouvelle !...

Quelques instants s'écoulèrent encore. Soudain un nuage pourpre colora les joues livides de Renée... Ses lèvres s'agitèrent... Elle poussa un faible soupir... Ses paupières battirent de l'aile, ainsi qu'un papillon prêt à s'envoler, et se disjoignirent, laissant voir le blanc nacré du globe de l'œil.

Paul pleurait. Zirza semblait joyeuse comme si elle venait de retrouver sa meilleure amie. Victor Béralle était pâle d'émotion. Jules Verdier se pencha vers la jeune fille.

— Ne voyez-vous ?... m'entendez-vous, mademoiselle ? lui demanda-t-il d'une voix très douce.